

INCORRIGIBLEMENT

- Monsieur, vous voulez bien m'aider ? fit-il en déviant vers moi dans la rue. J'allais entrer dans la fromagerie.
 - o Ben...
- J'ai fait un rêve.
 - o Et puis alors ?
- Un rêve extraordinaire. Vous ne pouvez pas savoir.
 - o Bien sûr que non.
- Mais vous savez, la totale, la jouissance cosmique jusqu'à la barbe, tout l'épiderme, des oreilles aux orteils.
 - o Ça alors !
- Alors vous voyez, c'est terrible pour moi.
 - o Terrible pourquoi ?
- Parce que j'ai tout perdu.
 - o Perdu quoi ?
- Ben le rêve.
 - o Ah !
- Alors vous êtes d'accord de m'aider ?
 - o A quoi ?
- Mais à le retrouver, bon sang !
 - o Bon sang ! Mais y a que vous qui pouvez faire ça. Un rêve c'est du sang. C'est VOTRE sang, bon sang !
- Pas de problème, j'ai ma carte sanguine et ils ont besoin de moi, je suis donneur universel, vous savez. J'ai déjà été à la police et ils m'appelleront si on rapporte le rêve. Mais je ne peux pas aller partout moi tout seul. Interpol ne le sait pas encore, ni le CIA.
 - o LA CIA.
- Non, le Contrôle des Idées Alternatives. Ceux qui ont pris le pouvoir.
 - o Vous devriez aller consulter.
- Vous parlez du canaliste ? J'en viens.
 - o Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?
- Il m'a dit que c'est lui qui viendrait me consulter quand j'aurais retrouvé mon rêve.
 - o Ça alors. Il est au bout de son canal, ma parole.
- Il m'a aussi demandé si j'ai fait ce rêve avant, pendant ou après.
 - o Avant quoi ?
- Ben j'y ai aussi demandé.
 - o Et qu'est-ce qu'il a dit ?

- Il m'a dit que ce n'est plus comme avant. Avant, on pouvait dire : « Je préfère avant, parce qu'après c'est pendant. Mais depuis qu'ils ont pris le pouvoir, on ne baise plus », qu'il m'a dit, « on baste. Et on ne rêve plus, on compte. »
 - o Oui, c'est alarmant. Et ils sont partout, mais jamais visibles. Qu'alors y faire ?
- Rien. « Le calorifère est devenu un objet caduc, un bibelot aboli », qu'il m'a encore dit. « Interdit de chauffer, ni les corps ni les âmes. Moi, je canalisais l'espérance pour redonner du tirage dans la tuyauterie des paumés, c'est un beau métier que j'avais ; eh bien, il a été supprimé par un de leurs premiers décrets, le numéro XYZ001789. Je suis donc au chômage, et sous haute surveillance. Peut-être même embarqué dans leur expérience d'amnésification à distance. C'est pourquoi je ne peux pas vous en dire plus. Mais croyez-moi, je viendrai vous consulter si vous le retrouvez, votre... Comment vous avez dit ? Zut, panne de réseau ! Ah oui : votre rêve. Mais prenez garde, ce mot est à bout de parcours maintenant. Il crève à petite pourriture sur la plage des encombrants où les charognards le guettent. Oui, le rêve est à bout de souffle, beau tabou moribond. Mais tenez, je vous livre encore un secret : On peut aussi REVER à l'envers. Ça, ils ne le trouveront jamais, pressés qu'ils sont à courir plus vite que leur ombre. Souhaitons qu'il reste çà et là des aborigènes assez conscients de leur origine pour leur échapper. Des Indiens qui parlent le MALAYALAM par exemple. Ils savent que LAME DES UNS IAMAIS NUSE DE MAL. Et bien sûr les enfants. »
 - o Et qu'est-ce qu'il a dit des enfants, votre canaliste ?
- « Ils savent d'où ils viennent ». Et il observe qu'ils se souviennent de leurs rêves, eux. Le garçon qui disait régulièrement à son père en guise de bonjour : « Papa, je suis de retour. »

Il rappelle aussi que leurs rêves ont accès aux événements en direct. Le gosse en vacances de camping avec ses parents qui voit son parrain se faire déchiqueter : L'homme-oiseau se concentre sur le banc d'envol du grand tremplin. C'est son premier saut, mais là-haut c'est toujours la première fois. Il convoque toute sa préparation, physique, psychique, mentale : des années de discipline, de ténacité. Des années de partage et d'encouragements entre copains, dans l'équipe, avec le coach. De doute aussi, car le courage n'est pas un baroud, il se forge au creuset de la solitude. Quand on a oublié la foule à ses pieds. Quand on est seul au monde face au trou blanc. Quand on s'engage sur les rails. C'est là qu'il faut un gros cœur, lui avaient dit les copains à l'entraînement. Pousser d'autant plus, mobiliser toutes ses fibres, déclencher l'impossible. Oser le saut quantique, braver la pesanteur qui ne pardonne pas. S'alléger de ce corps,

sans retour ni merci. S'oublier dans la glisse, se faire oiseau. C'est alors que le tablier du tremplin se lève à la verticale dans un clignotement de lettres rouges : ENVOL INTERDIT. Icare va s'écraser. Mais un portail s'ouvre sur l'arène où le public chauffé à bloc mugit

et puis, blasé, scande à l'entrée du matador :

« Par un chemin plus lent descendre chez les morts. »

Le garçon hurle dans son abri bucolique, il cherche à retrouver son souffle et se réfugie dans la tente de ses parents, en sanglots.

– Oncle Philippe est mort.

On s'empresse de le consoler, on le rassure, il a seulement rêvé, cela arrive, les rêves sont parfois bizarres et s'envolent comme ils sont venus, fugaces et trompeurs, songes sont mensonges. Rien n'y fait, Rolf n'est que larmes, et incompris. Écartelé entre douleur et colère, il s'arrache à la quiétude de ses parents pour répondre à l'invite des foulques et des alouettes ; et c'est là, au creux de la clairière de joncs qu'il affectionne, dans le concert des éléments réveillés par les premières lueurs de l'aube, que son souffle se réajuste à la vie. De son canif tout neuf, il taille deux sections de roseau de longueur différente et les noue en une croix qu'il plantera à l'entrée de sa tente. Au mépris des taquineries de son père pour ces bondieuseries si étrangères à la famille.

Pourtant, à l'approche de la ville, le train s'était arrêté brusquement dans un bruit d'alarme. Les voyageurs s'interrogent du regard, s'adressent la parole, se répandent en commentaires. Ceux qui veulent sortir sont rembarés par le contrôleur que vient seconder une équipe de voirie s'affairant partout. Mais pas une annonce : les trains ne sont pas équipés de haut-parleurs et le temps n'impose pas encore sa dictature. Nulle parole d'impatience ; mais un malaise, une lutte quasi intime pour mettre des mots sur la situation. Une panne de voyage à deux pas de la gare, si près du cours habituel des choses. Dire « suicide » serait comme une rupture de tabou, la moitié d'un délit. Mais à la vue de la police, d'un samaritain et du conducteur de la loco, et à entendre des bribes de leur constat, il faut bien conclure à ce qui ne s'appelle pas encore « un accident de personne ». D'une personne invisible de l'intérieur des voitures : catapultée devant la loco. Un reste de mannequin sanguinolent, désarticulé, amputé de deux membres, ventre crevé, crâne brisé, sans compter les lambeaux de chair et de peau éparpillés sur plus de deux cents mètres.

La police vint confirmer le cauchemar du garçon dans l'idyllique retraite. Et c'est à jeun, tous bagages ficelés à la hâte, que la colonne des trois

campeurs partit sur la route du deuil. A l'arrière de son vélo, Rolf emportait la croix faite de ses mains qui le reliait à son oncle. Emblème de torture dont la forme même est contraire à la vie.

- Votre canaliste m'intéresse. Il en a dit plus sur les enfants qui savent d'où ils viennent ?
- Oui bien sûr. Il a parlé de la petite fille qui disait de but en blanc à sa mère : « Dis donc, maman, je vois que tu as toujours les mêmes problèmes qu'avant mon arrivée chez vous. » Et aussi du gamin qui a commenté les explications sexuelles qu'il avait demandées à sa mère : « Ah oui, je me souviens, il y avait trois piscines et j'ai choisi la vôtre. » C'est d'ailleurs aussi le sujet de mon rêve à moi, il me révélait toute notre origine et c'est pour ça qu'on me l'a volé, j'en suis sûr. Intéressant, non ?

Si cela m'intéressait ! Moi non plus, je n'avais plus accès à mes paysages nocturnes depuis pas mal de temps. Chaque nuit je me réveillais plein de fois, avec une sensation de déchirure, de privation d'une partie de mon être que je venais pourtant de caresser, mais comme en exil, loin de moi-même. Je pensais à cet habitant de l'île d'Orléans qui philosophait « avec le vent, les petits oiseaux et la forêt. Le soir venu, à ses enfants il racontait ce qu'il avait appris là-haut sur les galets. Un beau matin, comme dans son champ près du marais avec son chien, en sifflotant il s'engageait, deux hommes armés à collet blanc lui touchent le dos, très galamment, en s'excusant lui disent ces mots : " Monsieur, monsieur, vous êtes sous arrêt parce que vous philosophiez. Suivez, monsieur, en prison vous venez. Pour philosopher, apprenez qu'il faut d'abord la permission, des signatures et des raisons, un diplôme d'au moins un maison spécialisée..." (Félix Leclerc) Je pensais aussi à ces prisonniers du goulag qu'on réveillait systématiquement aussitôt que l'encéphalogramme signalait le début d'un rêve. Torture parfaite, invention suprême de l'esprit en dérive. Mais ces Méphisto-là n'étaient encore que des apprentis. Les maîtres pourfendeurs du quant-à-soi, je les ai vus débarquer à la télé une nuit. Dans un village au milieu de nulle part, un orage mystérieux avait assoupi la population et neuf mois plus tard, toutes les femmes accouchaient de bébés d'une beauté et d'une vigueur sans pareilles. Pareils en revanche, ils l'étaient tous entre eux. Et peu à peu, à la crèche, à l'école, dans chaque famille évidemment, partout le laser de leur regard d'acier imposait leur dictature, contrôlait tout, abolissait les différences et foudroyait quiconque était assez téméraire pour braver leur arrogance. L'histoire m'a donné des frissons à n'en plus finir.

- « Intéressant ? », demandez-vous. Passionnant ! Et ces lucarnes sur nos origines pré-terrestres, sur notre en deçà, vous pouvez m'en dire plus ?

- Non, puisque ça s'est perdu. Je me souviens juste de là-bas, vers la grange aux blues tout au bout de la rive du temps, à la bourse des existences où, avec l'aide des séraphins, nous avons pu choisir notre panoplie dans l'escarcelle des destins : mère et père, terre, langue, et un corps sexué à la clé. Puis après les adieux, chaque expatrié dûment annoncé partant, et enregistré à destination – qu'on sût – l'ange passeur nous a traduits et déposés çà, sur quelque bout de plat net. Seul à seul. Non sans nous enjoindre avant de s'éclipser, son index pressé sur nos lèvres : « Pst ! Oublie d'où tu viens et ce que tu sais, ce n'est pas de ce monde ! ». En échange de quoi il nous a remis notre âme. Du solide, platine vingt-quatre carats ; réglée par une pile haute-fidélité pour un nombre défini de respire, quelques centaines de millions en bas de gamme. Le terrien moyen est un milliardaire du souffle s'il engage son capital d'inspiration jusqu'à l'heure du dernier soupir. Mais après le départ de l'ange, silence radio. Et justement un de ces jours, tout m'est revenu en rêve comme si je venais de débarquer. J'avais invité mon ange à un apéro. Il a accepté et j'ai pu l'interroger à loisir. Tout s'est animé, mes vies antérieures, mon réseau d'âmes fraternelles, la centrale d'ambassade et de promotion terrestre auprès du festival des énergies célestes. Une sensation de félicité inoubliable. Et puis au réveil, plus rien. Le drogué sans sa came. Le prophète sans l'information qui aurait changé la face du monde, oui, infléchi le cours de l'histoire. Ah, j'aurais tant voulu décrire tout ça ou l'évoquer en musique !... Pour le transmettre. Je m'y préparais depuis longtemps à vrai dire.

Oui, au creux de la nuit, je me réjouis jusqu'aux tripes de ce départ ultime, de ce retour de stage que nous mettons toute une vie à bichonner, de nos plans à nos leurres, de nos quêtes à nos pleurs, de nos rêves à nos prières. À chaque retour de la plongée nocturne, je m'arrête comme un scaphandrier soumis au changement de pression, je m'attarde sur le vertige vaincu qui m'accoutume gentiment à des échelles différentes et me confère une vision du trou noir où nul langage n'a cours, pas même le latin de la grand-messe des poètes apostats.

Le sommeil est mon livre du deuil. Et l'aube de son linceul vient border ma nuit. Elle me ressuscite de l'abîme où je plonge chaque soir en quête de sens. Prêtresse du retour, elle transforme mes songes en viatique. Les mots ont beau donner le change et le REVEIL abolir le REVE, IL le REVELE. Se réveiller, c'est émerger du miroir des limbes, c'est retrouver l'ici présent qu'on a oublié en s'endormant, éjecté du carrousel de la veille sans aucune chance de retrouver le même éléphant blanc, le même regard sur l'horizon d'une journée révolue. Comme le liquide du cocon qui se résorbe et meurt à lui-même, hier est devenu phalène pour s'envoler au fond de la nuit. Il n'y a personne pour nous y suivre ; pour nous accompagner dans les antres toujours recommencés, bancs de coraux grouillants de mutisme, plaques tectoniques en sursis d'équilibre, coulées de lave du prime cratère d'amour. Et pourtant, quand nous émergeons au saut du jour, sidérés d'infini, perdus

sur notre couche d'homme comme des méduses échouées sur le sable, mais neufs comme au matin de la vie, nous retrouvons nos marques de départ tels des fossiles laissés à notre chevet en gage de continuité. Et de dédouanement. La nuit nous fuguons, n'est-ce pas ? Nous rejoignons le Tout, c'est notre permission d'hommes.

- Vous êtes passionnant. Ecoutez, ça m'impressionne vraiment et je vous accompagne volontiers à la – non, au... Comment dites-vous ?
- Au Contrôle...
- Oui, au Contrôle des Idées Alternatives.

Au contraire des offices de gouvernement classiques, le CIA n'avait pas pignon sur rue. Il ne figurait sur aucun plan de ville ni dans aucun registre, ni politique, ni commercial, ni culturel. Sur les réseaux sociaux, il se cachait derrière des sigles factices et les médias n'avaient pas accès à ses données. Et au contraire des autres prises de pouvoir et coups d'état de toutes sortes, sa discrétion augmentait au fur et à mesure de son implantation. Il était donc littéralement impossible d'en débusquer l'emplacement physique.

C'est par une indiscretion de son canaliste que mon nouvel ami avait connaissance de leur repaire. Autant dire un bouge, une catacombe, au fond d'un couloir lugubre et aseptisé où ne pénétrait nul germe ni virus, nulle émotion ni sentiment. « Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate » relevait de l'imaginaire. Au contraire de celui de Dante, on pénètre ici dans l'enfer du réel.

En vain mon ami présente sa carte de visite. Des capteurs lumineux sont préposés à la saisie des intentions. Un robot humanoïde en casquette fluorescente lui demande son numéro. A défaut, un bras de secours lui en imprime un au front par un tatouage au laser. Moi, le robot me toise avec mépris, l'air de me tolérer là comme un attardé irrécupérable.

- Donc, numéro CX7048 bis, vous avez fait un rêve. Vous ne saviez pas que rêver est interdit ? lance-t-il à mon ami.
- Non, mais pourquoi ?
- Au CIA on ne pose pas de questions. Mais je réponds exceptionnellement à la vôtre. Il est interdit de rêver parce que l'activité onirique perturbe notre rendement.
- Mais je n'ai rêvé que la nuit.
- C'est encore pire : Cela donne des idées. Vous l'avez fait quand, ce rêve ?
- Il y a quelques jours.
- Avant ou après ?

- Avant quoi ?
 - Avant le décret de santé mentale, comme vous savez.
- Non, je ne savais pas. Mais je sais qu'après c'est pendant.
 - Alors non seulement vous rêvez, mais vous baisez ! Double infraction à l'abolition du désir. – Alter ego B 12, notez. – Mais de quelle longueur était ce parasite ? De quelle largeur, de quelle profondeur et de quelle durée ?
- Vous voulez dire le rêve ? Ma foi, je ne sais pas. Il était surtout très intense.
 - Nous ne mesurons pas l'intensité. Paramètre inconnu. La pollution n'en est que plus gravissime. Vous allez donc illico effacer votre rêve de la trame de votre mémoire.
- Mais je ne l'ai plus, je suis justement venu vous dire que je l'ai perdu.
 - Il a été réquisitionné en effet, mais il existe encore dans l'arrière-chambre de votre mémoire puisque vous y pensez. Et comme vous êtes sur place, nous allons vous aider au nettoyage : Il vous suffit de souhaiter la destruction de ce résidu en fermant les yeux.
- Mais je ne veux pas que mon rêve soit détruit. Je vous demande au contraire de m'aider à le retrouver.
 - Attention, vous touillez dans des strates dangereuses. La pensée ne déforme pas seulement les souvenirs, elle vous enjôle d'images et de sentiments fallacieux. Combien de temps y a-t-il depuis les événements du rêve ?
- Ça dépend lesquels. Des années en tout cas. Toute ma vie, et bien avant.
 - Cher numéro CX7048 bis, tout cela crie au scandale. Votre parasite est une insulte au Réel et votre obsession de le retrouver, profondément néfaste. Vous succombez à votre imagination, qui n'est pas la faculté de représentation. Elle fait juste le lien entre le vécu immédiat et la moisissure du souvenir. Votre nostalgie est une perversion des faits. Elle sent les draps et le romantisme. Vous pleurez un morceau d'âme que nous avons déchargé dans un emposieux du précambrien. Même un forage ne vous vaudrait que tremblements. – Alter ego B 12, amenez-moi la déchiqueteuse mentale !»
- Mais mon rêve est plus que ma vie ! Je...

Le robot vrombit d'une décharge d'ions et de néon. D'une voix fêlée, il demanda à mon ami s'il avait bien réfléchi.

- Car sinon, on vous applique sur-le-champ le passus 14 bis du règlement d'ordre public qui prévoit la néantisation de tout récalcitrant têtue. Voulez-vous donc déclarer à haute et intelligible voix : « Je me repens infiniment de mon dernier rêve, j'oublie

jusqu'au regret de l'avoir perdu et promets de dénoncer quiconque persiste dans cette infamie autour de moi. »

L'accusé sua, frissonna, ânonna, chercha désespérément mon contact sans y parvenir et, dans un spasme, finit par produire un misérable « non ». Le robot alors de cracher mille étincelles toxiques et de concentrer tous les bruits de haine en un laser de condensation atomique. Mon ami disparut sur-le-champ, avant que je fusse éjecté du bouge par une déflagration nauséabonde. C'est dehors seulement, hébété, avachi et comme dépouillé de toutes mes enveloppes éthériques, me relevant à grand-peine dans un corps pré-conditionné au crématoire, que j'ai réalisé à quel orgasme malivole je venais d'échapper.

Depuis, je fuis toutes les idées nouvelles, je brûle mes livres et prends une douche froide à chaque métaphore qui me sollicite ; je ferme mes oreilles à tous les bonimenteurs et le soir, quand je n'en peux plus de m'être fossilisé de la sorte, je me fais un grand sommeil pour visiter mes aïeux.

Et la plage où j'échoue reste vierge d'espoir.

Suffit la gamberge, j'allume. Mon regard va zoner dans la bibliothèque, erre au dos des titres fossiles, bute sur un libelle comme on tombe sur une tombe. Ou sur quelqu'un dans la foule. Pourquoi lui, ou elle ? Pourquoi, dans la brise de juin entre Côme et Pavie, l'éphèbe « tombe »-t-il amoureux de Florence et non de France ? Quelle muse, quelle madeleine lui restitue soudain ce parfum de chartreuse, cette volupté humée jadis dans l'éden natal lorsqu'il était l'objet du sourire de sa mère en béatitude ? « Mon premier amour », lui confessa-t-elle avec tendresse au soir de sa vie, au scandale contenu de son fils resté puceau dans l'âme. Ne voyait-il pas que c'était pur et pire, le privilège d'être l'aîné ? Non pas vainqueur de la course aux amours, mais prime fruit de l'éternité des entrailles. Accomplissement, dans la vasque de son narcissisme de mère-reine.

Comment la fuir sans l'humilier, la génitrice drapée dans son mythe ? Me lever, m'articuler. Questionner la vie sans complaisance, humblement, princièrement. Interpeller le vent, les petits oiseaux et les galets, les amis, les maîtres et, à défaut de mère, sa sœur. Répondre à l'appel du large et puis, plus délicat toujours, oser revenir. Éprouver cette chair pétrie de la même pâte de chromosomes, ce châssis à la suspension lourdaude qui ne trompe pas, cette hésitation dans le pas. Accepter les clichés qui me scannent, reprendre en pleine figure la tambouille de mon incarnation. Devenir ce que leurs gamètes m'ont fait. Et peu à peu, tout au fond de moi, sentir ma soif se muer en promesse, en naissance à venir, dans la substance qui nous porte depuis la nuit du monde, bien avant que des pithèques toujours plus bonobos n'engendrassent des primates faisant l'amour à leur tour, jusqu'à s'humaniser.

Insomnie, ma créature de l'ombre, ma part du clan-destin, j'ai beau te dire lâche prise, LACHE, O SINGE DORE : tel un primate, le libelle me nargue sur son rayon : « Aïe ! Mes aïeux » d'Anne Ancelin Schützenberger, « Thérapie transgénérationnelle psycho-généalogique contextuelle. » Bigre et tigre et colégramme ! La nuit, tout conspire et se réveille, se révèle. Et se relie au père. Je m'agrippe à sa cuisse, serre les miennes contre son genou, je-nous où l'un devient deux puis quatre, petits orteils plus un cinquième, le gros, coup de pouce du petit poucet à la vie qui vivote, facteur rhésus ou soldat inconnu, coup bas à la belle et sainte famille, coup franc direct dans les filets insondables du Saint-Esprit, coup de bite qui crève les bulles du pape, coup dur pour ce con de moi qui se prétend unique et pur. Que l'un dépérisse dans l'uniforme, ahane dans la galère, gueule sous la torture, agonise sur la croix ou crève dans la rigole : chiche pour la horde des formatés se ruant au temple du veau d'or. Qui vacille est foutu, aplati, et les suivants piétinent les gisants sans le savoir, sans issue, dans l'éphémère sans repères.

Où parlais-tu, papa, quand tu as pris le train ?

Tout corps plongeant dans le néant laisse au sol ici-bas une masse de résidus égale au poids des souffrances abolies. Le reste se refait ondes, rondes, sabbats de sèmes, stèles stériles et codes secrets, strates de palimpsestes où l'on est mille autres, bataillons de livres qui nous braquent en pleine nuit dans leur garde-à-vous d'urnes mortifères, pleines de faux miel et de mots véreux, pipés, achetés par une armée de vendus de ce monde à fric.

Amen. Fuir ! là-bas fuir où les clodos vont vivre.

QUELLE BERGE ! Là-bas, au bord de l'oued, je déposerai mon glaive et mes oripeaux, mes idiomes d'emprunt et leurs enluminures, leurs hiéroglyphes et volutes de sourates, leurs graphies de mandarins qui nous cachent le soleil. ARME SONNE, fais vibrer tes buccins, pulvérise mes atomes, lézarde les remparts de mon espace-temps d'HIER. REINE SACHE, TU ES LACHE, TU ES Babel aboli. Abolis l'alibi, TU ES ma conque, mon origine, ma mère d'outre-PLAGE. TU ES GRAS, O SINGE MAL DO-RE. O SAGE BUCHE DU RENTIER, TU ES HIER.

TINTE, GLAS, car la mort est un autre alphabet.

C'est alors que le réel vient me caresser de ses doigts innombrables. La réalité, cette seule chose qui reste quand on ne croit plus aux illusions ni aux sermons mortifères, j'ai brûlé de l'appréhender tout au long de ma vie. Croyances et espérances, mythes et mystères, j'aurai tout essayé, soupesé, questionné, pour me rendre compte que prier consiste à reconnaître que « C'est ainsi » et non pas à demander « Ainsi soit-il ».

Comme mon jeune ami néantisé, j'ai tenu à retrouver les traces des miens dans les strates de leur existence. J'ai voulu les faire parler, écouter leur musique secrète, leurs rêves en dérive, leur silence. J'ai plongé dans la connivence des souvenirs engloutis. J'ai revisité les plages de mon adolescence, les poèmes qui m'ont fait naître au privilège d'exister et, tout au fond des tessitures sombres, la voix d'un père initiateur et trop tôt reparti, comme s'efface une apparition, sans prévenir mais non sans clin d'âme, timbre infime et ténu d'une mâle clarinette de berger, rompu à tous les temps, mais emporté par les vents de la vie, rauque comme la chaleur du rut et d'une douceur à peine audible :

– Cherche, mon grand, cherche sans désespérer. Tu ne trouveras pas ma dépouille partie en poudre d'étoiles, ni mon testament, ni rien de ma personne. Mais tu finiras par percevoir les ondes de la vie, l'infailibilité des forces. Tu croiras que c'est moi qui te guides et c'est tant mieux pour te mettre en route, en quête, en faim de vie ; mais celui que tu trouveras en me cherchant ainsi, c'est un Autre. Il t'avait introduit dans notre intimité, à ta mère et à moi, t'avait plongé dans la soupe de nos chromosomes pour y remporter l'impitoyable course à l'incarnation. Jamais il ne t'a abandonné. Il t'envoie sa sollicitude jour et nuit, à chaque pas, à tous les carrefours, plus vite que vos champions et vos ordinateurs. Si son ange t'a enjoint d'« oublier tout ce que tu sais » comme le lui imposait la Bêtise qui usurpe l'univers, c'était pour mieux te souffler le mode d'emploi de la liberté, de vie qui gît dans tes fibres. C'est là, dans leur obscurité, qu'est déposé l'alphabet du bonheur et de la paix. Il suffit de le laisser décanter à l'abri de la foule pour en sentir la force et la beauté. Les hommes qui l'appellent poésie n'ont pas tort : elle fait vibrer l'évidence. »

Elle m'invite sur le quai des adieux aux côtés de chaque compagnon qui repart outre-temps. Avec toi, l'ami victime du CIA, rêveur pulvérisé par la soldatesque, je viens y saluer le cénacle de nos ambassadeurs, vous là-bas, sur le carrousel des astres, qui plaidez pour cette Terre. Qu'elle soit dûment inscrite au patrimoine cosmique. Qu'elle devienne une référence d'humanité et de fraternité. Devant cet enjeu, je rêve incorrigiblement. De la sur-vie aux promesses infinies. De votre liesse à l'accueil des visionnaires, vos semblables. Et je songe, pour faire de nos retrouvailles une agape divine, à vous apporter en hommage la trinité des plus exquis moisissures stabilisées que cultivent les hommes : le pain, le vin et le fromage.

Édouard Philippe Höllmüller, Villars-sur-Fontenais, du 23 février au 23 juin 2020